



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.60

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORÇANT-JOUR**  
ET...  
FIEVRES...  
LE GRAND TONIC RENFORÇANT-JOUR

FEUILLETON du CANARD

**LES CAMPAGNES D'UN ROUTE**

PAR  
AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Faire le jaloux et trancher du monarque qui veut être, comme le charbonnier, maître chez lui, c'était accepter une responsabilité dont le fils de Jacques Bernard, passé maître en fait d'addition, ne voulait pas se charger. La Madone, de son côté, s'efforçait de piquer la jalousie d'Auguste et de l'amener à faire acte d'autorité. Le fer engagé, ils combattant ainsi que deux duellistes.

Un jour que le fils de millionnaire avait fait semblant de ne pas comprendre une situation lancée par la Madone qu'un bécarrat orangeux trouvait au dépourvu :

— Ah ! dit elle avec colère, on trouverait du jus d'orange dans une pierre-ponce avant d'arracher un billet de banque de votre portefeuille !

Auguste avait une pointe de vin de Champagne dans la tête. Il prit des ains de sultan, et, se renversant dans un fauteuil :

— Ingrats ! répond il, affichez-moi, et quand on sera bien convaincu que vous êtes toute à moi, ce sera dans la rue Pigalle une queue dorée de gros banquiers, de petits princes et de pairs d'Angleterre... Tant vaut la corde, tant vaut le soldat.

L'expression d'un tel cynisme désarma la Madone ; elle salua et avec un air d'admiration :

— Bonté du ciel ! s'écria-t-elle, faut-il que vous soyez riche !

Auguste cédait de rire ; l'esprit qu'il avait montré le charnant ; mais,



**IL L'AURA.....IL L'AURA PAS**

Stephens.—Courage Johnny, n'oublie pas que nos bénéfices sont en jeu.  
Sir John.—Où ! ils tirent bien fort les soutiens de l'autonomie provinciale.  
Norquay.—Il faudra bien que tu me lâches mon embranchement vers le sud veaux grippe-sous.

à partir de ce moment la Madone changea de tactique. Que qu'un qui ressemblait à de la laine Piquet contre l'homme qui vivait près d'elle, lui fit la roue et ne laissait jamais entamer son cœur et sa bourse. Ce sentiment nouveau, qu'elle n'avait jamais senti, mêlé à un élément plus vil à son existence qui lui parut un peu moins monotone ; il y eut un entr'acte dans son éternel combat. De plus, ses amis la plâtraient. Le fils de Jacques Bernard lui devait ce qu'il avait de son insensibilité.

Le désintéressement que la Madone avait fait voir dans les premiers temps de leurs relations, elle s'en para avec une affectation nouvelle ; mais on put remarquer que la pavillon de la rue Pigalle recevait plus fréquemment la visite de personnages brillants qui laissaient le long du trottoir des coupés, des lanternes, des américaines, dont les panaches armoriés ou les chevaux de sang attiraient les regards. Bientôt Auguste fut en relations avec les maîtres de ces voitures, tous chamarrés de rubans et

certs de titres qui faisaient assister ces orfèvres à une lecture du nobiliaire de France ou du palmarès de Gotha. Les barons et les chevaliers tenaient dans cette armée éclatante l'hombie empilé de caporaux. Il y avait des marquis et des comtes ; on y découvrait des ducs et des grands d'Espagne et des princes du Saint-Empire. Ceux-ci arrivaient du fond de la Russie, et ceux-ci du royaume de Naples. Parmi ces personnages on pouvait soupçonner que quelques-uns n'étaient pas de bon aloi, mais qui songent, à Paris, à demander leurs parchemins aux étrangers qui traitaient après eux des laquais en livrée ? Auguste acceptait les uns et les autres sans examen. L'accueil qu'il réservait de cette brillante compagnie aurait fait croire à de plus habiles qu'on voyait en lui le maître de la maison. Jamais il n'attendait, on le consultait toujours, et quelles chutes les poignées de main ! On espérait bien à Vienne ou à Madrid, si jamais il y passait, cette aimable et fastueuse hospitalité qu'il offrait à

Paris. En attendant, on ne se faisait aucun scrupule d'accepter le sicone. Accepter n'est pas le mot.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus fréquemment chez la Madone, se trouvait un gentleman dont Auguste avait fait connaissance aux courses d'Esom. Sir William Lindsey possédait dans un pays où le moindre chevalier aime les chevaux et peut en parler savamment, pour un sportman de premier ordre. Personne n'eut que lui le sava la généalogie de ses héros qui brillent sur le gazon des pistes ; on pouvait le consulter à toute heure, jamais sa mémoire n'était mise en défaut. Un coup d'œil jeté sur l'escalier des rivaux, au moment du départ, lui faisait reconstruire le favori. Il avait un art singulier de rendre heureux de passer ses pais et d'en combiner les chasses. A ces mérites précieux appréciés des jockeys, Sir William en ajoutait de plus réels : un véritable esprit d'à-propos, de la bravoure, de l'audace et une générosité qui semblait ignorer le prix de l'argent. Ceux qui le voyaient

en passant lui reprochaient un penchant trop marqué à l'ironie. On aurait pu ajouter qu'il y avait un fond de son esprit un certain attrait pour le mal qui brillait par intervalles, comme ces lucres qui voltigent la nuit sur marais et en éclairant la sinistre étendue.

A certaines heures, sir William avait tout à fait les manières d'un grand seigneur, un mélange éclatant de hauteur et de politesse, une galanterie exquise avec un grain d'impertinence qui en relevait le tour. D'autres fois, il était aisé de croire qu'il ne s'agitait d'une courtoisie que pour entrer dans une taverne. Après de certaines personnes que médiocrement amis de la régularité, ce contraste n'était pas une des moindres séductions de l'Anglais. Son caractère leur faisait l'effet d'un paysage pittoresque au milieu duquel on découvre sans cesse des aspects nouveaux. On n'était jamais bien sûr de connaître à fond sir William ; c'était un piment pour les cœurs blasés.

La Madone avait remarqué sir William. Naturellement Auguste l'attirait dans le pavillon de la rue Pigalle et l'y retenait. On ne s'enquiert pas beaucoup, à Paris, de l'origine des gens avec qui on se rencontre à souper ; ce serait une bien trop grosse affaire, le vieillard les allures d'un bal masqué à travers duquel tourbillonne une valée. Auguste ne savait donc rien de sir William ; sinon qu'il s'appelait sir William Lindsey ; que sir William causait avec un baronnet, membre de la Chambre des communes, la première fois qu'il lui avait été présenté ; que sir William avait une mère en quelque part ; qu'il voyageait en France pour se plaire, et qu'il mangeait lestement des sommes assez rondes. On ajoutait vaguement qu'il avait une grande fortune. C'est plus qu'il n'en fallait pour l'attirer et l'introduire partout. Personne, d'ailleurs, ne donnait mieux et plus fréquemment à dîner.

Sir William ne passait pas une semaine sans paraître au moins deux ou trois fois chez la Madone, qu'il réglait des histoires véridiques ou menteuses qui circulaient journalièrement dans Paris. Il en savait toujours de nouvelles. Il était la seule personne pour laquelle la Madone consentait à interrompre les interminables parties de cartes où elle cherchait à endormir son ennemi ; l'Anglais avait une façon particulière de sonner. Quand on entendait le tintement de la soucoupe, le servante qui étalait les figures sur le tapis se levait.

— Bon, disait-elle, voici le valet de cœur ! bonsoir le jeu !

Le valet de cœur entraînait en effet, et la Madone bouleversait la carte se souriant ; l'entretien commençait sur